Deuxième Année. — N° 36 | Le Numéro : 0 fr. 25 | Jeudi 1er Août 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Les Apôtres de la Guerre..... Louise Bodin
La leçon d'une affaire !..... Fernand Morelle
La Voix Syndicale..... Monette Thomas
Les vrais défaitistes et démoralisateurs Ermenonville
La liberté intérieure ..... Henriette Sauret
Parfums de Guerre..... Germain Dorré
Notes féministes (Extrait du *Populaire*) Marthe Bigot
Les lauriers sont coupés..... Lucien Jacques
Les Idées et les Livres..... Waldemar George.
Explications (à Ermenonville)..... Augustin Hamon
Pour le poète Paul Vaillant-Couturier Noel-E. Garnier.

Matinée Littéraire et Artistique

organisé par

« *LA VOIX DES FEMMES* »

Le Dimanche 4 août à 14 heures très précises

SALLE DE LA JEUNESSE RÉPUBLICAINE

10, rue Dupetit-Thouars

Allocutions des Camarades

Millerat, Louise Bodin et Monette Thomas

POIL DE CAROTTE

interprété par

JANNINE MONTBEL du Vaudeville

Xavier PRIVAS et Francine LOREE

dans leurs œuvres

La réunion étant privée on trouvera des invitations au bureau du journal et 10, rue Dupetit-Thouars.

Les Apôtres de la Guerre

Ça, c'est une trouvaille.

Au bout de 1918 *ans de christianisme répandu sur l'ancien et le nouveau continent, il se fonde chez nous, en France, une secte des « apôtres de la guerre ». C'est un titre.*

En réalité, ce ne sont pas les apôtres eux-mêmes qui vont « apostoler ». Ce sont des disciples des apôtres qui vont se répandre dans nos grandes villes — et j'espère dans nos campagnes — pour nous entretenir des actes des apôtres... des apôtres de la guerre. Ils vont nous conter sans doute mille choses miraculeuses accomplies par ces fondateurs de la nouvelle Eglise, sauf que cette fois elles seront certainement le contraire de la Résurrection.

Les « Apôtres de la guerre » sont paraît-il au nombre de quatre : Le président Wilson, M. Lloyd George, le grand poète belge Verhaeren et le grandissime poète italien Gabriel d'Annunzio. Il n'y a pas d'apôtre russe, ni serbe, ni monténégrin, ni portugais, ni hindou, ni mahométan. Et les disciples des apôtres sont aussi au nombre de quatre, tous français : MM. Grosclaude, Rageot, Gregh et Corpechot.

Je connais surtout M. Grosclaude par l'article étourdissant que lui consacra Jules Lemaitre et qui se trouve dans les Contemporains *non loin de l'article consacré à Rochefort, si je ne me trompe. Jules Lemaitre citait quelques passages d'une chronique de M. Grosclaude qui avait fait les délices du boulevard. C'était une interview prise à une locomotive laquelle se passait un bâton de cosmétique parce qu'elle avait des vapeurs. Des travaux comme ceux-là sont une bonne préparation à l'évangélisation des masses. Mais les années ont passé. M. Grosclaude est devenu sérieux. D'après le programme des prédications, il a accepté de se charger de Monsieur Wilson, à titre purement gracieux, comme il est de règle dans la secte. Le Président Wilson ne peut qu'être flatté.*

Je me souviens du temps où M. Wilson fut surtout un apôtre de la Paix. Cela se passait entre le mois de décembre 1916 *et le mois de mars* 1917. *Mois d'espoir et d'exaltation.*

En ce temps là, le Président Wilson se fit bafouer et quasiment injurier — bien parisiennement — par nos plus éminents journalistes qui maintenant l'encensent avec une délicieuse amnésie.

Les raisons et les pensées du Président Wilson nous échappent trop, à nous qui ignorons les causes profondes et les secrets des évolutions pour que nous nous abaissions jamais à le renier maintenant qu'il semble nous dire : « Femme, il n'y a plus rien de commun entre vous et moi ». Mais je me demande tout de même s'il est très enchanté de partir en tournée avec M. Grosclaude comme apôtre de la guerre. O la Voix, la grande Voix du message pour la Paix !

Quant à M. Lloyd George, au noble Verhaeren, au voluptueux d'Annunzio, ils sont assis à la table de la Cène guerrière l'un pour des raisons politiques, l'autre pour des raisons douloureusement morales, le troisième pour des raisons sublimement théâtrales. Encore Verhaeren n'y est-il plus assis qu'en Esprit.

« Les apôtres étaient-ils mariés, ont-ils eu des enfants, que sont devenus ces enfants, où les apôtres ont-ils vécu, où ont-ils écrit, où sont-ils morts ? Ont-ils eu un district, ont-ils exercé un ministère civil, avaient-ils une juridiction sur les fidèles, étaient-ils évêques, y avait-il une hiérarchie, des rites, des cérémonies ? » se demande Voltaire dans le Dictionnaire Philosophique.

Je suis troublée d'être obligée de me poser également bien des questions au sujet des disciples des apôtres et cela me gêne de ne savoir à peu près rien de MM. Rageot, Gregh et Corpechot. Les questions que je me pose sont évidemment des questions guerrières puisqu'il s'agit des apôtres de la guerre. Tout est guerrier dans cette histoire, sont-ils officiers de réserve, sont-ils mobilisés, détachés en mission spéciale et indispensables dans leur emploi ? Sont-ils réformés, ont-ils été blessés ? Sont-ils au contraire dégagés de toute obligation militaire, étant dans la dizaine sexagénaire. Je ne sais rien.

Mais les réflexions que j'ai pu faire à propos des hommes qui sont actuellement dans cette dizaine-là « valent » pour quelques-uns des apôtres et de leurs disciples.

Ils sont nés quelques années avant la guerre, celle de 1870. Trop jeunes pour s'y battre, ils ont grandi dans des familles meurtries, humiliées, révoltées par l'abominable traité de Francfort, dans des familles où le fameux conseil « Pensons- y toujours, n'en parlons jamais » ne fut pas tout à fait exactemeni suivi. On en parlait beaucoup, sans peut-être y penser comme il aurait fallu. Et leur jeune cerveau a été pétri d'idées de revanche, et je veux bien croire qu'ils crurent que l'honneur de la revanche leur reviendrait à eux.

Cependant ils avaient l'air de vivre bien tranquilles, quelques-uns même assez joyeux. Ils étaient en veston ou en habit. Ils allaient dans les coulisses des théâtres, et dans les couloirs de la Chambre. Ils alimentaient leurs conversations avec le Cri de Paris ; *ils étaient galants avec les dames. Ils s'occupaient d'art de littérature, de musique. Ils avaient l'air extrêmement civilisés. Qui eût dit qu'ils cachassent sous le plastron de leur chemise de soirée une telle âme primitive, et que sous leur costume mondain battit le tambour et sonna le clairon !*

Seulement la fatalité voulut qu'ils ne fussent plus d'âge à opérer eux-mêmes comme Pierre Petit — et ils furent contraints de se faire — non pas apôtres, le nombre des places est restreint, mais disciples des apôtres.

De sorte que faisant la guerre, par procuration, ils la prêchent également, par procuration. En vérité, je vous le dis, ils sont modestes. Et c'est un phénomène, qui nous apparait anormal parce que nous faisons au jour le jour « l'expérience » de la guerre, que la durée, que la prolongation de l'infernal fléau puissent développer une sorte de mysticisme — je ne veux pas dire de fétichisme quoiqu'il y ait une floraison de tabous — et l'emploi de la phraséologie chrétienne pour une œuvre qui est à l'opposé de l'esprit chrétien n'est pas la moindre singularité des temps singuliers que pour notre malheur nous sommes condamnés à vivre. Et il apparait à certains signes que nous en verrons bien d'autres.

Jésus, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Louise BODIN.

La leçon d'une affaire

L'affaire Malvy nous montre tout l'acharnement apporté par les policiers aidés des vieux caïmans du Sénat, et des pantins du journalisme et de la politique réactionnaires, à combattre les organisations de la classe ouvrière, le syndicalisme révolutionnaire, et les militants du Parti Socialiste.

M. Malvy ancien ministre de l'Intérieur, dont le grand tort, certes, fut aux yeux de la meute royaliste et cléricale, de ne pas appliquer le carnet B, n'est qu'un prétexte. Il est la tête de turc sur laquelle on fraappe pour atteindre les nôtres.

C'est une des raisons pour lesquelles nous nous intéressons à cette affaire, pour lesquelles nous les suivons de très près.

Toute la laideur de certains sentiments humains nous est étalée au cours de ces débats. Nous voyons les représentants de la police, les mouchards, le cheptel comme le dit spirituellement le *Journal du Peuple*, qui ont eu des froissements dans « leur dignité » au temps où M. Malvy était grand maître à l'Intérieur, défiler à la barre des témoins de la Haute Cour en éructant férocement les ragots les plus scandaleux, les plus ignominieux contre leur ancien chef.

Ces gens-là, ont une bien triste mentalité ! Et c'est *ça*, les auxiliaires de ce fou de Léon Daudet !... M. Joseph Dumas, un chef policier, parce qu'il porte le nom d'un romancier fécond et d'imagination fertile brode des histoires rocambulesques.

Un rapport de police, vrai édifice d'élucubrations saugrenues, sur Miguel Almereyda nous est lu. C'est inimaginable. Almereyda est bien d'après ces pages un être sans nom, un bandit. un traître, un souteneur, un cocaïmane, un avorteur, que sais-je encore !

Certes le directeur du *Bonnet Rouge* ne peut pas passer précisément pour une petite vierge, mais enfin de là à l'accuser de tous les crimes, il y a un fameux pas à franchir... Mais c'est une chose facile pour un policier.

Les rapports de police ne sont généralement que des tissus de mensonges abracadabrants, mais suffisants pour accabler un homme et le faire condamner.

Les plus honnêtes gens sont rapidement noircis.

Il faut se méfier de la police, et de la justice des hommes.

Henry Moret avait là-dessus un mot très piquant, ayant eu, lui aussi, à souffrir des juges, il dit dans son livre intitulé « la Justice », « qu'il vaut mieux rencontrer un bandit au coin d'un bois, qu'un juge au coin d'un code ».

Boutade qui hélas, est trop souvent vérifiée. qui trop souvent entre du domaine plaisant et humoristique dans celui de la réalité.

Les juges de la Haute-Cour sont facétieux. Ils se promettent de condamner un ministre pour la pratique d'une politique qu'ils ont soutenus de leurs votes pendant trois ans.

C'est leur propre procès qu'ils entreprennent. qu'ils le veuillent ou non, c'est ainsi que se pose le problème pour ceux qui réfléchissent un peu.

Le rapport Pérès, est la condamnation du sénateur Pérès, aussi bien que celle du Ministre Malvy.

Et que penser de ces juges qui ont à examiner trois questions, qui leur sont très nettement posées, qui déclarent non coupable, celui qui a demandé lui-même la réunion de la Cour de Justice pour se laver d'accusations monstrueuses portées contre lui par un homme, pamphlétaire audacieux comme sans scrupules, que tout le monde reconnait sous l'appellation de dément furieux, et qui continuent malgré la certitude qu'ils ont de son innocence un procès qui devrait s'éteindre ou se poursuivre par la condamnation du diffamateur ?

Quelle ampleur nouvelle est donnée à cette affaire ! Ah, l'Union Sacrée est une bien belle chose, mais combien difficile à réaliser.

Elle est dénoncée par ceux-là mêmes qui nous demandent sans cesse de la mieux pratiquer.

Qu'on ne s'y trompe pas, le procès Malvy n'est plus le procès d'un ancien ministre de l'Intérieur, c'est celui d'une politique, celle de notre parti.

Merrheim, Bourderon, sont allés à Zimmerwald, on le reproche à Malvy.

Les syndicats n'ont pas montré une admiration dogmatique pour la guerre, c'est la faute à Malvy.

Le *Bonnet Rouge* menait une campagne en faveur des idées Wilsonniennes teintées de Kienthalisme, c'est la faute à Malvy.

Malvy condamné, on redoublerait les coups contre le Parti Socialiste et les syndicats.

C'est à ce point de vue que nous devons envisager cette affaire. Certes Malvy est un gouvernant bourgeois, mais cette pensée ne doit pas nous aveugler et nous empêcher de voir que son procès est aussi et surtout celui de la classe ouvrière.

Aussi étrange que cela puisse paraître, cela est, c'est pourquoi nous devons dans ce procès prendre nettement position, ce que je viens de dire, montre clairement de quel côté nous devons porter notre sympathie.

Se désintéresser de cette affaire serait une lourde faute !

Fernand MORELLE

La Voix Syndicale

LES MIDINETTES (la vie d'atelier)

Six heures sonnent à la pendule, vite il faut se lever, la journée commence. — Un rayon de soleil vient accrocher son écharpe d'or aux rideaux, au dehors les oiseaux chantent, qu'il ferait bon s'en aller au gré de ses désirs. — Mais l'heure passe, et il faut ne pas arriver en retard, car une demi-heure où une demi-journée retenues, paient la flânerie si douce.

Ainsi commence, au saut du lit la préoccupation de l'ouvrière, mais la règle est là, ce n'est pas la plus mauvaise.

Vite on fait sa toilette, ce temps passé est assez agréable ; qui n'aime regarder son minois, arranger gracieusement une boucle de cheveux, les plis de sa robe, afin d'être bien. Les fleurs ne s'ouvrent-elles pas sous la caresse de l'astre radieux, pourquoi la fillette, tout comme les fleurs, ne s'épanouirait-elle pas dans l'éclat et la beauté de son printemps.

Un dernier coup d'œil au miroir, on part. Le métro haletant, tel un monstre, ouvre ses flancs, on s'engouffre parmi la cohue, en route vers l'atelier. **Concorde** ! on descend, quelques minutes heureuses versent encore leur trop courte ivresse. Les pelouses vertes des Tuileries où s'élèvent les statues qui semblent s'animer, toutes roses, sous le soleil, les jets d'eau qui s'entrecroisent et s'irisent, les parterres répendant leurs fraîches odeurs, la pénombre des allées, les oiseaux qui se baignent et s'ébrouent dans les flaques d'eau, tout cet enchantement des yeux fait monter en soi une sève de bonheur ; on se sent fleur parmi les fleurs, heureuse de vivre, de jouir des délices de l'art et de la nature et d'être soi-même une œuvre de cette mère de bonté !

Hélas, la rue sombre est bientôt là, un dernier regard à toute cette joie, fini le rêve, la réalité vous attend et l'escalier de l'atelier n'en paraît que plus triste, plus étroit et plus morne.

Voici l'atelier, on se met à l'ouvrage, les ciseaux, la pochette d'épingles au côté : le corsage ou la robe doivent être livrés à midi, pas une minute n'est à perdre ; il n'est permis ni de brûler, de se tromper, de tacher, de donner un coup de ciseaux malencontreux, ni de refaire deux fois l'ouvrage. Quelle que soit la difficulté, la nouveauté ou la délicatesse des travaux à exécuter, *tout doit être réussi et parfait du premier coup.* Arrive-t-il à la plus adroite un retard, un accident, les reproches les plus amers, les paroles les plus blessantes parfois les plus grossières lui sont adressées, aucun ménagement n'est pris par les premières ou les patrons ; si l'on essaie de se justifier de s'excuser, la porte est grand'ouverte, vous n'avez que le droit de vous taire ou de partir.

La journée étant fixée à 10 heures, on ne force pas l'ouvrière à faire plus ; toutefois il faut que le travail si considérable soit-il se livre à l'heure indiquée. *Arrangez-vous comme vous voudrez* telle est la formule employée ; et alors, commence une course folle, une fièvre que connaissent bien les ouvrières, *le coup de presse ;* et quant on se relève le soir les reins brisés, les yeux troubles, la tête vide, il semble que l'on soit en état d'ivresse. Cette surexcitation est de tous les jours, tant que dure la saison, c'est-à-dire par périodes de 3 et 4 mois l'hiver et l'été. Pas un instant pour lever la tête, respirer ; ah ! qu'il est pénible de voir représenter dans certaines pièces de théâtre les midinettes dansant au milieu de l'atelier ; quel patron, quelle première supporteraient cela, et d'ailleurs une surveillance de tous les instants n'est-elle pas effectuée ; s'il arrive de temps en temps à l'une ou l'autre de fredonner, elle est rappelée à l'ordre à l'arrivée de la première. Non, les midinettes ne chantent ni ne dansent, elles travaillent sans relâche et les patrons exigent d'elles le plus possible de rendement.

Quant à la répartition du travail selon les moyens et les capacités de chacune, l'autorité patronale ne s'en occupe pas ou si elle s'en occupe c'est pour l'exploiter à son profit.

Pour ce qui est des instruments de travail, fer à repasser, machine à coudre, peu de maisons emploient les perfectionnements modernes. Les mécaniciennes font marcher aux pieds d'anciennes machines sans autre profit que de la fatigue inutile.

Les apprenties risquent 20 fois par jour de se bruler avec les fers à repasser chauffés au gaz, qu'il faut refroidir, s'ils sont trop chauds, au moyen de plongeons dans l'eau, alors que les fers électriques si pratiques, moins coûteux, peuvent être installés à la portée de la main de chaque ouvrière.

L'hygiène est totalement ignorée ; et telle grande maison de renommée mondiale de la Place Vendôme ou de la rue de la Paix, loge dans de véritables bouges leurs employées. La lumière au gaz si fatiguante est encore employée alors que les salons étincellent sous le jet des lumières électriques ; aucun appareil

de chauffage pratique alimentant un lavabo, afin de permettre le lavage des mains à l'eau chaude après le déjeuner, n'est installé. On réduit le plus possible les frais d'atelier, gardant tout le confort pour les clientes.

Cela tient à ce que trop de petites maisons s'éparpillent dans le centre en concurrence avec les grandes, et à ce que les grandes étalent de luxe pour attirer la plus chic clientèle. Salons de thé, concerts de tziganes, visions d'art etc. Voilà ce que les grands couturiers fournissaient avant la guerre, à leurs élégantes acheteuses ; pendant ce temps les ouvrières des mêmes maisons gagnaient 3 *ou* 5 *francs par jour et dinaient d'un sandwich.*

Quant à l'apprentissage, je ne dirai jamais assez, aux mères, aux sœurs ainées d'éviter l'atelier pour les fillettes de 13 à 15 ans. Un vrai martyre attend ces pauvres petites. Courses, livraisons, étages montés et descendus sans compter, épingles à ramasser, chiffons à trier réassortiments dans les magasins, voilà l'emploi du temps de l'apprentie ; en plus, les tentations de la rue, les mauvais propos entendus et comme expérience du travail, presque rien. Je sais qu'on les paient 1 fr. ou 1 fr. 50 par jour ; si les mamans savaient ce que leurs filles perdent de fraicheur, de sentimentalité, d'élévation d'esprit, comme elles feraient un effort pour éviter à cet âge si tendre, la brusque découverte de certaines laideurs. Certes les écoles professionnelles municipales ne sont ni nombreuses ni bien comprises, mais combien préférables à l'atelier. Voilà où le syndicat fera œuvre urgente et utile de créer au plus tôt de grands centres techniques où le travail étant vendu sera exécuté par les fillettes qui ainsi pourront être payées. De cette façon les parents n'hésiteront plus, pour quelques sous, à éviter à leurs enfants la connaissance prématurée des erreurs sociales actuelles, contre lesquelles elles ne peuvent lutter.

C'est une belle œuvre à accomplir que celle de la réglementation intelligente de l'apprentissage ; je ne saurai trop insister auprès des syndicats de femmes pour les supplier de tendre leurs efforts vers ce but qui sera le commencement de la libération du prolétariat féminin.

A ces centres pourront s'en ajouter d'autres pour toutes les confections et même la grande couture ; nous reparlerons de cet œuvre à créer, car il importe que le prolétariat conscient, cesse d'être en butte aux injures, au mauvais vouloir du patronat, à son insolence, son désintéressement de la classe qui le fait *vivre, s'enrichir,* à laquelle il doit *tout* et qui saura bien un jour lui demander des comptes.

Monette THOMAS

Les vrais défaitistes et démoralisateurs

— « Et l'on serait en droit de se demander si nous n'aurions pas à nous inspirer de l'exemple de prévoyance, de prudence et d'application sérieuse qu'a donné, dans ce domaine aussi, l'Allemagne. » CHARLES HUMBERT, *Journal,* 10 *juillet* 1915.

— « Les Allemands continuent à être mieux organisés que nous. » M. BARRÈS, *Echo de Paris,* 9 *juillet* 1915.

— « Tous ces grands Allemands réalistes, fort intelligents... » M. BARRÈS, *Echo de Paris,* 14 juillet 1914.

— « Nous ne brillons pas par la rapidité et par les facultés de coordination. » M. BARRÈS, *Echo de Paris,* 25 *oct.* 1915.

— « Ce qu'il faut si nous voulons faire bien, c'est imiter nos adversaires, sinon les dépasser. » COMPÈRE-MOREL, *Humanité,* 25 nov. 1915.

— « Convenons-en franchement, car il serait puéril de nier ce qui est évident : tout dans les méthodes de nos ennemis témoigne d'un merveilleux esprit de prévoyance et d'organisation. C'est à leur système précis, à leur ponctualité, à leur manière d'envisager toutes les hypothèses et de se tenir prêts à faire face à chacune d'elles qu'ils doivent de pouvoir résister à la formidable coalition qui s'est nouée contre eux. » LUDOVIC NAUDEAU, *le Journal,* 1915.

— « Et l'on doit attacher une immense importance à la qualité de leur méthode. Nous devons la comprendre pour remédier aux défectuosités de la nôtre. » M. BARRÈS, *Echo de Paris,* 29 nov. 1915.

— « Voyez l'Allemagne dans les Balkans... Serions-nous capables d'avoir cette attitude péremptoire et pratique ? » CHARLES HUMBERT, 7 déc. 1915, *Journal.*

— « Combien, hélas ! notre mesquinerie, notre veulerie, notre lâcheté sont loin de ces vigoureuses conceptions !... La lettre anonyme sévit. On dénonce le voisin. On exerce bien à l'abri de petites vengeances... » CHARLES HUMBERT, *Journal,* 21 mai 1916.

— « L'hospitalité est un art. Cet art, hier encore, des Allemands et des Suisses l'exerçaient chez nous... Avant de les remplacer, songeons à imiter les qualités qui avaient fait leur succès ! » MAURICE DE WALEFFE, *L'Œuvre,* 23 *mai* 1916.

— « L'ivrognerie s'étale dans tous les coins de la ville et de la campagne ; elle dissout les volontés et pourrit les corps... » J. H. ROSNY ainé, *Journal,* 23 mai 1916.

— « Le beau manteau de la défense nationale couvre parfois des dessous d'intrigues détestable et raffinée. » G. BERTHOULAT, *Liberté,* 26 *mai* 1916.

— « La principale force de l'Allemagne tient à la supériorité de son organisation administrative. » GUSTAVE TÉRY, *Journal,* 10 juillet 1915.

— « Dans les villes de garnison, petites et grandes, les cafés et débitants font des recettes formidables... La débauche et l'immoralité marchent de pair avec l'alcool et, sous ce rapport, le tableau parait bien sombre... L'alcool et la débauche favorisent particulièrement les maladies vénériennes. Et elles sévissent de façon très inquiétante dans les villes de garnison ; et nos villes le sont toutes maintenant. » Général CHERFILS, *Echo de Paris,* 7 *juin* 1915.

— « Les fortunes scandaleuses ont excité les pires passions ; partout les Français sont saignés implacablement par leurs compatriotes. » ROSNY ainé *Intransigeant,* 17 août 1917.

— « Pauvre France ! » Lieutenant MORNET, 4 mai 1918.

P. c. c. ERMENONVILLE.

La liberté intérieure

Certes, prisonniers et sevrés
Des tièdes douceurs adorées,
Des délicates voluptés,
Des fougues, des libres allées,
Nous n'avons plus à contempler
Que des visions révoltantes,
Et que des phrases désolantes
A ouïr, et que des écrits

Etouffants et mauvais à lire.
Certes nous sommes pris, bien pris,
Et touchés dans nos forces vives ;
Plus d'accords, d'agréments, d'ententes électives,
De conversations fécondes. Plus d'amis ;
D'aucuns changés, d'autres ensevelis.
Partout où les regards se portent,
Les chemins sont bornés, la perspective est morte.

Pourtant nous possédons une richesse encor,
Une richesse triomphante, altière, sainte !
Car nos esprits se jouent au milieu de trésors
Dont ils ont l'accès sans contraintes :
Devant de vastes paysages
Qui guérissent toute âcreté,
Nous pouvons nous étendre, et, souvent, oublier
Le désert boueux de notre âge,
En nous enivrant de beauté.
Bien que captifs aux anneaux de la pieuvre,
Nous ruisselons de liberté,
Puisque nous savons les chefs d'œuvre.

Ils luisent doucement derrière notre front
Qui est leur temple grave et leur tendre maison,
Et dont ils sont les divines parures,
Les aurores, les oasis, les nourritures.

Et par eux, nous nous évadons,
A tout instant, de la prison ;
Et par eux, nous baignons au fil des rêveries,
Et par eux, les laideurs de ce présent s'oublient.
La guerre durerait vingt ans,
Que nous aurions toujours les sources et les chants,
Le printemps éternel, la noble paix bénie
Que sont les œuvres des génies.
Cela c'est le refuge haut, c'est le bien sûr,
C'est le domaine abstrait, insaisissable et pur,
Hors des cadres, le ciel qu'on ne peut nous défendre,
Cela, on ne peut nous le prendre !

Ils auront beau avec leur fer, leur feu, leur sang,
Développer l'horreur, écraser les vivants,
Faire du jour la nuit, ruiner et interdire
Les fleurs et les baisers, les paroles, les rires,
Ils ne pourront tuer Shakespeare en son tombeau,
Ils ne chasseront pas le soleil des cerveaux !

Henriette SAURET

(L'Amour à la Géhenne)

Parfums de Guerre

à Henri Barbusse.

Il y a aussi les parfums de la guerre. Les poètes en parleront comme tous ceux qui savent se souvenir. Fétides âcres, amers ou grisants comme des essences exotiques, ils évoquent tout, des rires, des larmes, des deuils, de merveilleuses histoires d'amour. En leurs spirales immatérielles, ils planent sur l'âme des combattants, et les enserrent, tels des cerveaux magiques, et parlent dans toutes les mémoires, je ne sais quelle langue poétiquement douloureuse.

A l'origine, lorsque le canon gronda, sur les plaines épanouies déjà par un été triomphal, tout le long des routes blanches, ce furent les convois interminables et tragiques : Lourds tracteurs d'artillerie, berliets transporteuses d'obus et de mort, autos ambulancières qui cherchaient à se faire rapides, comme si elles étaient lasses de porter de la souffrance. Dans la pure atmosphère campagnarde ce fut une persistante odeur de benzol, laissant derrière chaque convoi, un long et prenant sillage alliacé. Senteurs qui chassaient les effluves rustiques, senteurs que j'évoque, et qui font voltiger ma mémoire, dans une ambiance de drame, de son terrible prologue.

Plus près de l'Enfer, ce furent les déploiements angoissés en tirailleurs, baïonnette haute sur les champs non moisonnés, l'obsession crépitante de mitrailleuses invisibles, et sur nos têtes, dans des fumées verdâtres, le craquement foudroyant des shrapnells, après de mystérieux sifflements. Odeur de la poudre, senteur inhumaine, intruse qui empoisonne notre beau pays de France, pour le purifier de son parfum d'héroïsme.

Ce furent plus tard, les nappes orangées des gaz là-bas le long de l'Yser, parfums ignobles qui affolent dans des crachats de sang, gonflent les yeux, étouffent et vous tuent dans d'incroyables agonies. Ce furent dans la bestialité farouche des corps à corps, les senteurs du sang s'échappant de plaies hideuses, tétaniques, parmi les radieux boutons d'or et les bluets tendant vers le ciel leurs pétales d'espérance...

... Laissons, laissons ces parfums de la guerre, nés de toutes les débauches de la mort. Je sais trop de choses sur des tragédies atroces. Je ne veux pas que ma voix sorte comme un nouveau râle avec le sang qui jaillissait de pauvres bouches suppliantes. Il est des musiques étonnantes pour diviniser les destinées fauchées en plein essor. Ma pauvre plume est trop faible pour cette piété des strophes. Et les gants blancs des St-Cyriens qui quelques jours avant le cataclysme, serraient les tailles des danseuses, sur les pelouses de l'Elysée, symbolisent mieux que n'importe quelle période harmonieuse, lorsqu'ils se teintèrent de sang, l'affreux paradoxe de l'amour qui n'a pas eu le temps d'exhaler son parfum d'aurore.

Oh ! les parfums douloureux de la guerre, parfums mystiques de la souffrance, je vous évoque dans les veillées d'hôpital, parmi les somnolentes blancheurs des lits qui sont comme autant d'âmes plaintives qu'elles sont émouvantes, ces longues rangées symétriques dans l'ombre des salles immenses... Et cependant quelle griserie, après l'odeur des charniers la pestilence des trous d'obus, que la promenade convalescente dans les parcs, au bras des visiteuses amies, parfums de femmes, rôdant autour des robes légères et des chevelures sombres, parfums passionnés de la vie, parfums d'amour peut-être qui font de vous des esclaves.

Il y en a d'autres encore. Au hasard des réminiscences, je sens mon cœur qui se serre. Je place les événements et les êtres sur l'écran de la guerre qui passe. Et les spectacles de mort, les têtes amies, qui tombèrent pantelantes sous les balles, les cités incendiées dans les nuit rouges, les clameurs orchestrales des assauts... tout cela défile... défile et me terrasse... Je croule sous le fardeau d'un passé inouïe... Et dans mon cœur, mon pauvre cœur, monte, comme un requiem au fond d'une cathédrale le parfum éternel du souvenir.

Germain DORRE.

Notes Féministes

Nous extrayons du Populaire, *l'article suivant :*

CELLES QU'ON EXPLOITE

Je veux parler aujourd'hui de quelques institutrices suppléantes. Pour beaucoup de personnes, il semble qu'une femme acceptée comme suppléante se trouve comme en un poste d'attente, qui lui permettra d'entrer dans la carrière enseignante au bout de deux années. Il devrait en être ainsi.

Lorsqu'une jeune fille se destine à l'enseignement dans le département de la Seine, elle a deux portes d'entrée sûres : la première, le concours d'admission à l'Ecole normale — quarante places chaque année — la seconde, le concours dit de l'auxiliariat. Chacun de ces concours est ardu : une postulante réussit sur huit ou dix et quelquefois douze. Le personnel recruté est insuffisant en nombre pour assurer la suppléance des postes vacants ; aussi a-t-on recours à un personnel hors cadres et fort mal payé. Cela, c'était l'abus d'avant-guerre. Depuis la guerre, l'abus n'a fait que croître et enlaïdir. En 1914, comme les écoles de garçons se trouvèrent plus d'à moitié vides, on fit entrer dans les classes un très grand nombre d'institutrices en supplément. C'est de leur sort qu'il s'agit aujourd'hui. Certains instituteurs s'étant trouvés rappelés et mis en sursis, on renvoya une partie du personnel intérimaire. D'autre part, le bombardement de Paris ayant causé le départ de nombreux élèves, les suppléantes qui restaient encore ont reçu avis qu'elles ne seraient point reprises au mois d'octobre. Plus d'un millier ont été renvoyées ainsi. Malheureusement, les renvois ont été effectués sans la moindre considération et nous constatons des faits vraiment regrettables.

J'ai le dossier de plusieurs suppléantes ; j'en tire deux exemples.

Les deux personnes ont débuté bien avant la guerre comme suppléantes communales en banlieue à 100 francs par mois ; puis elles sont passées dans le service des auxiliaires. Une auxiliaire hors cadres était payée, avant la guerre 3 fr. 50 par jour de travail, ce qui donne au maximum 80 fr. par mois. Les deux institutrices en question acceptèrent ces places, firent des classes de garde, bref s'exténuèrent avec l'espoir de voir s'ouvrir pour elles la carrière de l'enseignement. Depuis la guerre, elles furent intérimaires et reçurent 150 francs par mois, magnifiquement. Aujourd'hui on les met à la porte.

Sont-elles des incapables ? Non, car elles ont subi avec succès, voici déjà plusieurs années, l'examen du certificat d'aptitude pédagogique qui est le titre spécifiquement professionnel. Ces femmes ont fourni à des salaires odieusement réduits, un travail considérable. Elles ont usé leur jeunesse pendant douze ans au profit de nos écoles. Leur faudra-t-il faire l'apprentissage d'un nouveau métier, maintenant que l'administration a exploité pendant douze ans toutes leurs forces ?

Les ronds-de-cuir qui, de leurs bureaux bien clos, chauds en hiver, frais en été, décident du sort de tant de malheureuses, diront qu'elles devaient passer le concours de l'auxiliariat. Eh oui, c'est joli à dire ! Mais quand il a fallu faire des gardes supplémentaires, donner des leçons, faire soi-même ses robes pour arriver avec 80 francs par mois à se vêtir convenablement, — il faut une mise « convenable » à une institutrice, — à se loger, à se nourrir, comment s'étonner qu'on ne réussisse pas aussi bien un devoir de littérature, de science livresque, qu'une jeune fille fraîche émoulue de l'Ecole Supérieure, à qui papa et maman ont fourni pitance régulière et logis confortable, et qui n'a rien à s'occuper que de ses études. Nos bureaucrates oublieraient-ils aussi que le concours de l'auxiliariat est sans aucune valeur légale et qu'une bonne épreuve à ce concours est loin de valoir douze ans de loyal et dévoué service effectif.

L'Administration aurait dû décourager ces postulantes assez tôt pour qu'elles pussent se faire une situation ailleurs ; elles les a conservées, elle doit les garder maintenant puisqu'elle les a exploitées pendant si longtemps. On ne doit point faire de nouveaux concours des auxiliaires tant que les suppléantes, qui ont tant d'années de service et les titres professionnels, ne sont point casées.

Avis aux jeunes filles qui ne réussissent pas de bonne heure aux concours de l'Ecole normale et de l'auxiliariat. Qu'elles cherchent leur voie vers le commerce et l'industrie: Les situations, à égalité de culture, y sont très souvent supérieures à celle qui est faite à l'institutrice et elles voient par les faits la reconnaissance qu'on peut attendre de l'Administration qui règle les destins du personnel enseignant.

Marthe BIGOT.

Les lauriers sont coupés

à Waldemar George,

Les lauriers sont coupés
Les lauriers et les chênes
Les promesses humaines
Les hommes par milliers
Gisent sous les lauriers
Les lauriers et les chênes

Nous n'irons plus au bois !

Ma voix n'a pas de haine
Mon cœur n'est que pitié,
Mon cœur est dans ma voix :

Ils ont bien mérité
Le chêne et le laurier

Mais sait-on bien pourquoi
Les bois sont dépouillés
Les bois bleus et les plaines ?
Et pourquoi sont fauchées
Les promesses humaines
Dessous les noirs lauriers
Les lauriers et les chênes.

Lucien JACQUES.

Les Idées et les Livres

ANTHOLOGIE (Edition de la Revue Littéraire des Primaires

« Les Humbles »

Madame Louise Bodin, respectueuse des devoirs qu'impose l'amitié, me cède la place aujourd'hui et m'autorise à entretenir les lecteurs de « *la Voix des Femmes* » d'un livre dont elle avait annoncé la parution. Je lui en sais certainement un gré infini. Il m'est d'autant plus agréable de parler de l'œuvre de Wullens,

que je cherchais depuis longtemps l'occasion de rendre hommage à son activité.

M. Maurice Wullens réunit dans une plaquette présentée artistement, un certain nombre de proses et de poèmes parmi les meilleurs. C'est un petit livre illustré par Belot et dont la couverture s'orne d'un dessin au trait qui représente une Fillette étreignant une gerbe de fleurs. Et l'on croit retrouver au tournant de chaque page le parfum de ces fleurs bellement épanouies. Voici Maurice Bataille, dont les rythmes archaïques rappellent parfois Saint-Georges de Bouhélier. Maurice Bataille dont j'aime à entendre la chanson plaintive. Et Gabriel Belot, le poète graveur de l'Ile Saint-Louis, tout imprégné cette fois de Stéphane Mallarmé et dont le délicat poème « Sur une Porcelaine », fait penser au « Frisson d'Hiver » du « Sphinx de Batignolles ». Et André Delemer, le si humain et si émouvant traducteur des impressions unanimes d'un régiment qui part au milieu de l'enthousiasme, et dont l'allégresse décroit sous l'empire de la fatigue. Et Florent Fels qui trouve des accents vrais pour peindre l'humble douleur, mais qui ne peut s'affranchir de certaines influences que je dirais « nordiques ». Et Gossez le primitif qui taille ses poèmes « à coups de serpe » et dont j'aime l'art fruste et puissant. Guilbeaux maudit la guerre en une langue noble et hautaine. La censure a mutilé son pathétique poème dont il ne reste que quelques fragments. La « Fièvre » est une songerie très mélodieuse que signe le délicat dessinateur Guinegault. René-Marie Hermant fait le procès de la Bourgeoisie contre laquelle sont impuissantes quatre années de guerre et qui a su demeurer égale à elle-même. La « Galère » est une page symbolique de Ker Frank-Houx, le doux et profond chroniqueur de « *Soi-Même* ». Gérard de Lacaze-Duthiers donne une page pénétrante sur la laideur. Pierre Larivière décrit les Peupliers en une langue sobre et évocatrice à la fois, Marcel Lebarbier manie le vers avec une science et une grâce extrêmes, la « Toussaint » parue dans la *Caravane* l'an dernier est un chant fervent et impétueux. Suivent des proses impeccables de Loïs Coudré et de Philéas Lebesque. Un grave et noble poème de Fernand Leprette, des vers de Marcel Martinet et de Joseph Rivière d'une tenue très haute et d'une facture verbale choisie. Des alexandrins somptueux du graveur André Mora des alexandrins bien balancés de notre cher Han Ryner. La « Prière dans la Vallée » de Marcel Sauvage est un véhément réquisitoire contre l'Idole de la Justice, ce holocauste de l'Humanité Présente. « Les Trois Litanies de Henri Siegrist révèlent une sensibilité subtile et une connaissance réelle des lois qui régissent le vers libre. On aimerait voir mis en musique ses poèmes si harmonieux. Maurice Wullens le poète des « Profits de Flandre » décrit la campagne belge. Et l'on voit, et l'on sent, et l'on respire la terre féconde, la terre créatrice, qui vit et vibre dans ces pages altières. Maurice Wullens est un bel écrivain, doublé d'un poète généreux et ardent.

L'appel « A mes Frères Français » dont l'auteur est le poète autrichien Stefan Zweig couronne cette riche et humaine Anthologie qu'aimeront les esprits libres et les esprits élevés. Ceux-là me comprendront, aisément lorsque je leur avouerai que j'ai versé plus d'une larme à la lecture de ce message qu'au travers la muraille chinoise des Frontières nous adresse de l'autre camp ce grand Européen. Quelle joie, quelle consolation, quel adoucissement de sentir battre là-bas en terre étrangère des cœurs fraternels et des cœurs amis. Quel soulagement de se savoir écouté de l'autre côté de la barricade. Il y a donc chez eux aussi des Hommes et des Femmes que nous aimerions serrer bien fort dans nos bras et que jamais peut-être nous ne pourrons atteindre.

L'appel de Zweig, quoi qu'en puissent penser les gens qui pensent bien, n'est ni un piège, ni une feinte, ni une intrigue. Le très distingué traducteur de Verhaeren nous met en garde contre le néo-pacifisme officieux Austro-Allemand et nous conseille de nous en défier.

Pour avoir agi ainsi, il mérite notre confiance. S'il nous faut éviter à tout prix ceux qui voudraient mettre à profit notre humanitarisme, il nous est permis d'accueillir de cœur-joie les rares filtrations de l'Esprit libre Allemand, ennemi juré (encore qu'impuissant) du Militarisme, et porte-voix solidaire de nos aspirations communes.

WALDEMAR GEORGE.

EXPLICATIONS

A Ermenonville.

Je sais très bien qu'une atmosphère de mensonge enveloppe les belligérants, mais elle n'est pas si épaisse qu'on ne puisse la percer, avec un peu d'esprit critique. Eh bien, vraiment, comment pouvez-vous douter qu'on se bat en Finlande et en Ukraine, par exemple ? Les télégrammes publiés par le *Times*, le *Temps* — journaux antisocialistes — ne disent-ils pas que plus de 10.000 socialistes révolutionnaires finlandais ont été fusillés par les Blancs de Finlande et les Allemands ? Est-ce que dans les commissions du Reichstag, il n'y a pas eu des déclarations reproduites par les journaux allemands, *qui n'ont pas intérêt guerrier à le répéter*, — disant que l'Ukraine n'avait quasi rien donné en céréales et que les paysans résistaient par la force, ce qui est confirmé par les radios du gouvernement de Lénine ? Est-ce que des journaux de Suède et de Danemark n'ont pas publié des déclarations de Bolchevikis, affirmant qu'ils ont *subi* la paix de Brest-Litovsk, qu'ils l'*ont signée sans la lire*. Il faut de l'esprit critique, mon cher confrère, même dans les négations et les non-acceptations de ce qu'on raconte.

La fatalité (avec un petit f), c'est la *totalité* complète de toutes les causes déterminantes des actions des hommes. La totalité de ces causes, dont quelques unes remontent loin dans le temps — à cause des hérédités et des répercussions des actes passés — et dont d'autres s'étendent loin dans l'espace — à cause de la solidarité universelle — n'est pas connue des hommes. Ils n'en connaissent qu'une partie, parfois très petite. Voilà ce qui est. S'ensuit-il, comme vous le dites, que « c'est la mort de tout effort ? » Non, pas du tout. Chaque effort est un facteur de la détermination des évènements. Ceux-ci sont la résultante de l'ensemble de ces facteurs et elle se produit dans tel ou tel sens, selon la puissance de telle ou telle serie de facteurs.

Je puis certes écrire : arrêtez la guerre ! Mon sentiment le pousse à l'écrire, à le crier. Mais croyez-vous que mon cri arrêtera la guerre ? Croyez-vous même que joint à tous les autres cris semblables il sera assez fort pour arrêter la guerre ? Mais je ne veux pas écrire ce que mon sentiment me pousse à écrire. Je veux écrire ce que ma raison me dicte. Je parle de la guerre mondiale non pas en homme qui sent, mais en homme qui pense. Je n'écris pas et je ne dis pas aux hommes : continuer à vous tuer. Je constate que la tuerie continue et, examinant les causes qui font qu'elle continue, je déduis que seul le peuple allemand est le maître de l'arrêter.

Tous les écrivains pacifistes du monde écriraient : cessez la guerre ! qu'elle ne cesserait pas, vous le savez bien, tant que le

peuple allemand obéira à Ludendorff. C'est là un fait. Rappelez-vous Trotzky refusant de signer la paix et de faire la guerre. Alors les armées allemandes envahirent les pays russes qui ne se défendaient pas. C'est un fait clamé au monde par les Bolchevikis.

Comme il est difficile de se faire comprendre quand les sentiments poussent les hommes au lieu de la froide raison. Vous dites que « le bout de l'oreille impérialiste » perce lorsque je parle d'une « paix que notre dignité d'homme ne nous permet pas d'accepter ». J'avais pourtant pris soin d'écrire six lignes plus loin : « je parle ici d'une paix digne où nul peuple n'est violenté, la paix si clairement exprimée par le Président Wilson et par la révolution russe et par le memorandum des socialistes alliés. » Où y a-t-il le moindre bout d'oreille impérialiste ? Je suis le contraire d'un impérialiste, car je suis fédéraliste. Dans mes *Leçons de la Guerre Mondiale*, j'ai écrit, il y a deux ans passés, qu'une des leçons qui ressortait de cette guerre, c'était la nécessité de s'opposer aux grands Etats et de chercher à ce que le monde soit divisé en petites nations fédérées entre elles, selon le modèle de la Suisse.

J'avoue ne voir en cette paix Wilsonnienne et démocratique, que je veux et que je souhaite proche, aucune similitude avec la paix impérialiste, chauvine de Barrès et autres. Un monde sépare ces deux paix. Mais si je veux la paix de Wilson, je ne veux pas de paix à la Brest-Litovsk, ni à la Bucharest, qui établissent un état de violation des volontés des désirs des hommes de Lithuanie, de Livonie, de Courlande, de Roumanie, de Pologne, d'Ukraine, etc.

Je suis heureux de savoir que vous avez lu ma *Psychologie du militaire professionnel* d'il y a 25 ans. Les documents que cet ouvrage contenait, les déductions que j'en tirais ne concernaient pas spécialement « nous Français » ni spécialement les Allemands ou autre peuple. Ils concernaient *tous* les peuples où le militarisme existait. Eh bien, ce livre, je ne l'aurais pas écrit que je l'écrirais maintenant avec joie, parce qu'il exprime des vérités, malheureusement archiprouvées par la guerre actuelle. Vous voyez donc que je suis fidèle à mes idées d'autrefois. Ceci dit je constate que, selon les peuples, il y a des degrés dans l'intensité de la maladie « militarisme », dont ils sont infectés. Je considère que les faits prouvent que c'est en Allemagne où cette maladie est le plus profondément enracinée et s'étend à un plus grand nombre d'hommes. C'est, je crois dans les peuples d'Amérique qu'elle est le plus bénigne. En tous cas, j'estime qu'en France et en Grande-Bretagne, les militaires professionnels ne sont pas les maitres. Faites l'hypothèse d'une révolution en Allemagne, renversant le gouvernement des hobereaux militaires et proposant la paix sur les bases de la libre disposition des peuples par eux-mêmes sur les bases fixées par Wilson. Croyez-vous que les militaires professionnels, les chauvins, les impérialistes de France, de Grande-Bretagne et d'Italie seraient capables de refuser une telle paix ? Pour moi, je suis sûr que s'ils osaient tenter la chose, ils seraient balayés par les peuples comme fétus de paille par la tempête. Faites maintenant une autre hypothèse : une révolution éclate en France et les socialistes-minoritaires prennent le pouvoir. Ils proposent la paix à l'Allemagne sur cette base de la libre disposition des peuples, c'est-à-dire de la consultation par referendum de tous les peuples et fractions de peuples, appelés ainsi à décider de leur sort.

Croyez-vous que les impérialistes et militaires profes sionnels d'Allemagne accepteraient une telle paix ? Je suis sûr du contraire, et j'en ai pour preuve les traités de Brest-Litovsk et de Bucharest. Le peuple français serait donc acculé ou à la continuation de la guerre, ou à subir la loi des hobereaux allemands. Ce dilemme ne peut être évité que par la révolution du peuple allemand. J'avais donc raison d'écrire que seul le peuple allemand en brisant ses chaines, pouvait amener le jour de la paix. Tant qu'il ne le fera pas, les démocraties seront condamnées à continuer la lutte, si elles veulent rester démocratiques et libres. Est-ce bien, est-ce mal qu'il en soit ainsi ? Je ne m'en occupe pas, le bien et le mal variant selon les points de vue auxquels on se place. Ce que je sais, c'est l'absolue impossibilité pour les démocrates d'accepter, sans se suicider, une paix imposée par une autocratie, une paix dictée par des hobereaux-militaires professionnels, comme celle de Brest-Litovsk et de Bucharest.

Augustin HAMON.

Pour le poète Paul Vaillant-Couturier

POEME

... et plus tard reniant la haine de la guerre
Nous dirons : « Bah ! Il y avait de bons moments. »

E.-M. BENECH.

Nous ne renierons pas la haine de la Guerre :
nous conviendrons qu'il y avait de bons moments
comme ceux où nos cœurs amis se rencontrèrent
dans cette haine de la guerre, justement !

Mais nous aurons toute la vie au fond des yeux
une clarté : ce sera à peine perceptible
aux autres... nos amies la verront un peu mieux
le soir... mais juste assez pour que leur cœur sensible

Soit suspendu sur nous comme un geste — sans plus...
Nous trouverons en nous un bonheur plus complet
—Elles n'en seront pas jalouses, les Elues —
nous trouverons en nous un bonheur étranger

à leurs Pensées, à leur Amour, leurs petits soins
de tous les jours de paix qui sonneront aux pendules
comme les gouttes d'un jet d'eau dans les bassins
où des enfants mirent leurs rondes minuscules...

Ce sera d'évoquer ce soir d'hiver où je
vous ai dit simplement — pour la première fois ..
« Bonjour ! — je suis heureux de vous voir... je vous vois enfin... » o poésie des mots simples, prodige...

Ce ne sont pas ces mots peut-être ... je sais bien
— les mots sont souvent trop timides au bord des lèvres...
Ils ont peur de tomber... un doute les retient...
Mais à les contenir le cœur tremble de fièvre

L'autre cœur les devine — et le pont est jeté !
Sous ses arches la guerre a roulé sang et larmes.
En nous penchant un peu laissons y choir nos armes :
le flot les roule aussi dans ses eaux sans clarté,

Et voici, désormais, pures pour l'Amitié,
Nos mains, nos chères mains, l'une à l'autre liées !

Noël-E. GARNIER.

(Le don de ma mère, *à paraître*)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris